



Vivre chez soi  
en temps de confinement

## ADAPTATIONS



**M**ars 2020 : l'entrée tout à fait inédite dans un temps de confinement nous laisse dans un premier temps sidérés. Pour LEROY MERLIN Source, réseau de recherche en sciences humaines et sociales, mobilisé par les enjeux de l'habiter, l'impact est triple : comme tout un chacun nous sommes touchés dans notre intimité au sein du logement ; or ce chez-soi dans lequel nous nous retrouvons cantonnés est justement notre objet de réflexion et de recherches depuis quinze ans ; mais les chercheurs sont brutalement privés de rencontres avec les habitants qui sont au cœur de nos travaux !

Rapidement la vie confinée fait l'objet de multiples enquêtes journalistiques et sociologiques. Nous prenons un autre parti, moins formel qu'une démarche de recherche. Nous proposons aux membres du réseau de produire de libres contributions, sans règles de format, contenu, longueur, avec pour seul cadre le thème suivant : la vie chez soi en temps de confinement. Chacun-e peut s'exprimer à partir de son vécu du moment, de son expertise professionnelle et/ou scientifique ou encore croiser les deux. Nous verrons bien ce que cela décrit de cette expérience singulière.

Sur la base du volontariat, une vingtaine de contributions, formidablement variées, ont été imaginées, esquissées, réalisées. Nous les avons rassemblées sous cinq thématiques : Quotidien – Intériorités – Adaptations – Extérieurs – Convictions. Après un long temps d'assimilation, nous les restituons ici.

LEROY MERLIN Source remercie vivement les correspondants, personnes ressources et chercheurs associés du réseau qui ont participé à cette œuvre collective conçue sous le poids du confinement mais formidablement vivante et vibrante.

## ADAPTATIONS

Bien obligé, le confinement s'avère un moment privilégié pour redécouvrir son logement et ses limites, et à travers lui revisiter quelques facettes de soi. Pour à la fois travailler, pratiquer des activités physiques, s'instruire et se divertir « entre quatre murs », l'agilité est de mise aussi bien dans l'aménagement des espaces que dans la plasticité du mental.

### Gaël **GUILLOUX**

Le petit-grand espace. Témoignage d'un confiné (moi) à son chez-soi (et moi) : mieux habiter c'est se connaître..... 3

### Hortense **SOICHET**

De l'intérieur..... 9

### Mélissa **PETIT**

Se souvenir de l'essentiel ..... 12

### Lucille **SAUZET**

Ce que le confinement m'a permis d'éprouver dans ma pratique de designer ..... 15



# Gaël GUILLOUX

## Le petit-grand espace

Témoignage  
d'un confiné (moi)  
à son chez-soi (et moi) :  
mieux habiter  
c'est se connaître

### L'AUTEUR



Gaël GUILLOUX est designer et chercheur, cofondateur des Bolders,  
et correspondant LEROY MERLIN Source. Dernier chantier publié : *La santé habitée*.

## Un ensemble de contextes qui se superposent

Le confinement est arrivé à un moment très spécifique de ma vie, sur les plans professionnel et personnel.

En 2018, je suis de retour dans ma ville natale. En août 2019, j'emménage dans un « grenier », situé en plein centre-ville, sur la place du marché, et entreprends de gros travaux de rénovation : isolation, installation d'une cuisine et réimplantation de la salle de bains. Il s'agit d'un logement de 50 m<sup>2</sup> sous les toits (dont 30 en loi Carrez), au 7<sup>e</sup> étage, qui dispose d'un petit balcon avec vue sur la place du marché. Le quartier se compose d'un ensemble de résidences construites en 1976, par l'architecte Novarina, dans un principe d'urbanisation similaire à ceux des écoquartiers, l'efficacité énergétique en moins.

Professionnellement, j'entre dans une période nouvelle et active (entre 2018 et mars 2019) d'entrepreneuriat, nécessitant nombre de déplacements en France. J'intègre mon habitat par intermittence, je suis de passage plus que résidant, mes travaux sont mis en attente dans l'expectative.

## Les prérequis de mon lieu de vie, les bases d'un confinement bien vécu ?

Deux postulats de départ ont été déterminants dans le choix de ce lieu : la luminosité, critère incontournable dans le choix de mes logements, et également, dans ce cas particulier, la vue. En effet, l'appartement offre une vue sur le lac, la Suisse, l'ancien couvent des Ursulines, les deux églises, gothique et romane juxtaposées, et sur la ville haute dont le développement architectural est marqué par l'activité thermale et l'architecture des années 50.

Premier constat sur mon rapport à mon habitat dans le contexte du confinement : un sentiment d'espace en dépit de la faible surface et de plafonds en pente. Cette perception tient à la situation en étage élevé, sous les toits. La hauteur, la profondeur de champ, voir la vie - ville de haut, la lumière sont des éléments qui ont amplifié ce sentiment.

## La bonne anticipation de l'aménagement de l'espace, (re)tomber amoureux de son logement ?

Pour ce logement, j'ai repensé entièrement l'aménagement de l'espace (un de mes métiers). Dès la première visite (avant son achat), j'ai perçu son optimisation et su mettre à profit les différents coins et recoins le composant. Très attentif à ma façon d'habiter, la projection spatiale, mise en œuvre par les travaux, était inspirée de mes routines. Même si j'entendais les conserver, je me suis interrogé sur les nouvelles possibilités d'habiter et de parcours de vie au sein de mon habitat (possibilités rendues possibles par l'espace offert).

Cependant, une vision théorique de l'aménagement, basée sur une expérience de vie conscientisée en adéquation avec mes habitudes, peut réserver quelques surprises lors de sa vie quotidienne !

À ce stade de mon récit, un deuxième constat s'impose. L'expérience du confinement m'a révélé quelques faits, ou traits saillants, de mon travail de designer d'espace.

D'une part, je travaille les espaces par une double entrée :

- la fonction : un lieu, une fonction primaire et deux ou trois fonctions secondaires ;
- le répit : un lieu où je peux m'installer pour changer d'espace, où parce que je sais que je m'y sens bien et que j'ai besoin d'y être, et pour réaliser une autre activité que celle qui serait attribuée à un espace (permettre le contournement et le détournement-liberté).

L'îlot peut être un espace à part entière ou une portion d'un espace. L'îlot peut appartenir à plusieurs espaces. Il est extrêmement important que chaque îlot soit un lieu dans lequel j'aime être. L'esthétique et le confort sont des critères importants dans l'aménagement à travers le choix des mobiliers et objets, le choix de la ou des vues proposées depuis cet espace sur le reste du logement (la relation de l'usager aux mobiliers et aux objets, et la relation de ce « couple » mobilier/objet - usager à l'îlot).

Le coin chambre-salle d'eau. Un petit couloir sur la droite de la porte d'entrée mène à la chambre et la salle d'eau (douche et lave-mains intégrés à la chambre). Il n'y a aucune porte qui clôture cet espace, mais l'aménagement, par la présence du toilette qui sépare la chambre et la salle d'eau, en fait un coin à l'abri de la vue lorsque l'on se situe dans le reste de l'appartement.

L'esthétique et la matière/les matériaux font vivre, articulent la fonction et le répit en donnant un sens, du plaisir, du bien-être. D'ailleurs, me remémorant certains propos d'amis ou de visiteurs, le sentiment de bien-être dans mon chez-moi est bien réel. Dans un précédent lieu de vie, il m'a été confié par la personne en charge du ménage à quel point ses conditions de travail étaient agréables. Mon logement donnait visiblement un nouveau sens plaisant à son emploi.

D'autre part, je crée un langage qui associe les îlots. Ils sont articulés et unis pour former un tout, une unité, une sorte de cocon. J'applique souvent une couleur dominante à un coin de l'espace (îlot fonctionnel) mais l'ensemble des couleurs compose un tableau harmonieux, progressif et formant des parcours.

Dans cette période de confinement, au sein de mon espace ouvert, type loft, (à l'exception du coin chambre - salle d'eau), je me suis surpris à naviguer d'un espace, d'un îlot à l'autre, créant ainsi des temps (séquences) dans ma journée avec le sentiment de changer réellement de pièce (comme s'il existait de véritables pièces séparées par des murs). J'ai eu la perception d'un logement sans contraintes visuelles,

qui ne m'est jamais apparu petit mais au contraire plus grand. Sensation renforcée par le simple nécessaire en décoration et bibelots : donner de la chaleur sans (sur)charger le paysage domestique, et permettre des circulations désencombrées entre les îlots.

## L'expérience contrainte du logement, source d'opportunités ?

La nécessité de terminer les travaux s'impose au cours de ce temps, hors du temps. Possédant les matériaux nécessaires en réserve (l'appartement dispose de grands combles), je vais donc m'y employer avec une certaine satisfaction. J'ai poursuivi ce travail de définition et d'identification des espaces (notamment dans une partie des combles qui sert de buanderie, la cuisine, la chambre et le salon).

### Les modalités d'un rangement réussi et abouti lors du confinement

Le rangement semble avoir été une des occupations communes pour tous, une conséquence du confinement. Je n'y ai pas échappé !

Mes deux combles, situés de part et d'autre de mon espace de vie, m'ont permis d'organiser un rangement assez pertinent. Ainsi, l'espace de vie ne s'encombre que des éléments et objets usuels au quotidien. Les combles s'organisent en deux espaces :

La partie outillage, chaussures, ménage et machine à laver.

La partie papiers, objets affectifs dont on ne se sert pas forcément mais que l'on veut encore garder, les objets qui servent peu souvent (exemple de la tente de camping), ceux dont on n'est encore pas décidé à se débarrasser.

### Les parcours révélés

Dans cette période, des parcours au sein de mon logement se sont révélés. J'ai la sensation, que pour beaucoup, une vraie nécessité de routine avec des étapes, des temps distincts s'est imposée pour modeler nos journées. Je n'ai pas fait exception à cette règle.

#### L'exemple du parcours qui se révèle comme naturel

Réveil (lit) - abdos (tapis de sport) - toilette (espace douche et lavabo).

Pour maintenir une activité physique, j'ai décidé, à l'aide d'une application mobile, de réaliser des abdominaux chaque matin. L'application, utilisée depuis longtemps à certaines périodes, ne s'était pas inscrite dans mes réflexes de vie même si je souhaite depuis très longtemps travailler sur cette partie de mon corps car la courbure de ma colonne amène une posture pouvant être source de douleurs dorsales. Mon kinésithérapeute m'encourage depuis des années à m'y mettre « sérieusement », et j'avais acheté quelques semaines avant le confinement un tapis en lien avec la couleur dominante de l'espace nuit-salle de bains (le vert). Le tapis n'avait jamais servi.

Ma stratégie était de m'imposer une petite séance d'abdos 6 jours sur 7, au lever, et d'utiliser cette période, a priori longue, pour inscrire cette pratique comme un réflexe.

Je déplaçais donc le tapis le long du lit, chaque matin, pour réaliser ma séance, juste avant ma toilette. La petite taille de l'appartement nécessitait d'installer dans un même espace, rangements pour les vêtements, lit double, placard douche et lavabo. Ma nouvelle activité et le fait que la tapis s'incorporait idéalement entre le lit et l'espace douche a ajouté une fonction salle de sport à ce petit espace.

### **L'exemple du parcours qui révèle le besoin de changement**

Petit-déjeuner (table de cuisine-salle à manger) - travail (table de cuisine-salle à manger) - déjeuner (table de cuisine-salle à manger) - etc.

La table de cuisine / salle à manger sur laquelle j'aime travailler de temps à autre en temps normal m'est apparue, au fil des jours, trop envahie par mes papiers, livres et mes dispositifs informatiques (ordinateur portable, tablette graphique, disques durs, etc.)

Le confinement, comme chez beaucoup de Français, a été l'occasion d'être attentif aux aliments achetés pour me nourrir, et d'organiser trois repas par jour. J'ai redécouvert le plaisir de cuisiner. J'ai mangé mieux, mais j'ai surtout réinvesti ma table de cuisine - salle à manger avec le petit-déjeuner, le déjeuner et le dîner, la préparation du repas et du temps dédié à celui-ci.

Ici, je dois préciser que la mobilité inhérente à mon activité, avant confinement, imposait une prise de repas essentiellement à l'extérieur. Ma socialisation et mon alimentation sont très liées à mes déplacements en France, lors de visites chez des amis ou dans les restaurants.

Les deux fonctions travail et repas, que je pensais faire coexister sur cet espace, se sont confrontées à la nécessité de débarrasser trois fois par jour les objets liés au travail. C'est vite devenu pesant.

Progressivement, cette situation a conforté la nécessité d'un espace (travail, rangement, lecture, etc.), dont l'installation était prévue avec l'arrivée d'un bureau, pour isoler la fonction travail, sans obligation de réorganisation perpétuelle des autres espaces ou îlots. Dans l'attente de l'investissement permettant une telle évolution, impossible le temps du confinement, j'ai mobilisé une petite desserte. Celle-ci est devenue l'espace complémentaire à la table de cuisine - bureau, pour les objets du travail, afin de permettre leur mobilité et de retrouver rapidement un espace repas libre.



De plus, cette expérience m'a poussé à explorer le web, et le confinement m'a permis de prendre le temps de trouver le bureau adapté à mes besoins (un bureau déniché sur Le Bon Coin, que j'ai pu récupérer la semaine du 17 mai, après déconfinement).



### **L'exemple de la place des objets pour optimiser l'espace... le vélo.**

Ce temps m'a également permis de flâner sur le web pour trouver des solutions - mobilier ou objets - d'optimisation spatiale. À l'entrée de mon appartement, se trouve le vélo de course modifié de mon père. J'aime l'avoir à portée de main au besoin. Il se trouve posé contre une petite étagère des années 50. Un mouvement trop brusque a fait tomber le vélo, brisant d'un même coup, une des vitrines du meuble. Conclusion, je devais gérer le vélo autrement. En analysant différentes solutions d'accroches, j'ai découvert un modèle : système permettant de stabiliser le vélo en hauteur, sans accroches murales pour gagner de l'espace.





# Hortense SOICHET

De l'intérieur

## L'AUTEURE

---

Hortense SOICHET est photographe et docteure en esthétique, artiste et chercheuse, correspondante engagée dans le chantier *Réenchanter le pavillonnaire* (partenariat Ademe).  
Dernier chantier publié : *Partir revenir. Gestion de l'absence, stratégies domestiques et mode d'habiter.*

---

**J**e vous écris de chez moi. Chez moi, c'est aussi chez mon conjoint et mes enfants. C'est également mon bureau, mon atelier, et c'est devenu durant la période de confinement, suivant les jours et les moments de la journée et de la nuit, un bureau partagé, une salle de classe, un amphi, une salle de sport, un cinéma, un atelier d'arts plastiques, une salle d'exposition, un bout d'extérieur où jardiner, une cuisine où expérimenter, une cour de récréation et un espace virtuel de réception.

Habituée à alterner entre temps de travail depuis chez moi pour la pré et postproduction de mes travaux, et temps de travail en extérieur, le confinement a imposé l'arrêt net des prises de vue, m'obligeant à limiter mon activité à toutes les tâches possibles de faire depuis mon bureau et avec la famille autour. Je pensais au départ profiter de la situation pour produire des images sur notre vie confinée, mais cette crise n'a pas été très féconde : en dehors du cadre joyeux de notre foyer, nous avons été témoins de l'abandon de nombreuses personnes habitant les quartiers populaires nord-parisiens, vivant dans des situations déjà précaires et qui se sont dégradées avec l'instauration du confinement. Les rues de Paris désertées étaient comme hantées par celles et ceux qui n'avaient nulle part où aller. Malgré tout, s'il faut trouver des points positifs à cette période, elle aura été l'occasion, pour celles et ceux en capacité d'en tirer parti, de renouer avec le proche (son foyer, son environnement spatial et social) et avec l'autre à distance, nous faisant pénétrer dans des espaces privés de manière bien plus aisée qu'à l'accoutumée.

## **Par le prisme de l'ordinateur**

Cette période confinée a été l'occasion de percevoir, par le prisme des caméras intégrées, les lieux de vie des un.e.s et des autres. Que ce soit lors d'interviews télévisuelles, lors de visioconférences professionnelles ou de loisirs, les immersions dans les espaces privés se sont multipliées. En tant que photographe travaillant sur les modes de vie et notamment les modes d'habiter, j'ai été très curieuse de découvrir ces fenêtres ouvertes sur une diversité d'intérieurs, m'interrogeant sur les choix de cadrage opérés par les personnes filmées. Nombreuses sont celles qui

se positionnent à contre-jour, dos à la lumière, la caméra intégrée ne permettant de percevoir que leur silhouette. Mais dans les cas où l'image est plus lisible, on découvre un fragment du logement de la personne et parfois les autres membres du foyer traversant par moment le champ de la caméra. Si les apéros en appel vidéo ont surtout vocation à se voir les un.e.s et les autres dans des espaces connus et familiers de tous, les réunions professionnelles, consultations médicales ou autres rendez-vous en visioconférence avec des personnes extérieures au cercle familial et amical sont l'occasion de découvrir des fragments d'espaces privés que j'étais personnellement tentée de scruter. Entre collègues travaillant sur l'habiter, cela a pris la forme d'un jeu où nous montrions notre espace de travail et les aménagements mis en œuvre spécialement pour le confinement ; j'ai eu l'occasion de faire cela à plusieurs reprises entre les salutations et le début de nos échanges plus professionnels. En revanche, avec des collègues moins connu.e.s ou des inconnu.e.s, les situations ont été parfois cocasses : lorsqu'on aperçoit d'autres membres du foyer entrant dans le champ de la caméra intégrée ou encore lorsque l'arrière-plan laisse apparaître une partie de la chambre avec un bout du lit et une armoire ouverte sur la garde-robe de son collègue. Pour ma part, j'ai trouvé la parade : une image en fond, soit assumée en tant que telle, avec une photographie décontextualisante, comme un paysage indiquant d'emblée qu'il s'agit d'un paravent, ou bien un fond en trompe l'œil avec une photographie de la vue faisant face à mon ordinateur, comme un « cache intimité ». Le subterfuge est un moyen de laisser les membres de ma famille passer derrière moi sans être vu. La parade est trompeuse mais, comme l'image, elle est contrôlée, imposant un angle, un point de vue et laisse peu voir ce qui se passe en dehors de l'écran.

## **Le souci de l'arrière-plan**

Ces écrans placés dans des espaces domestiques, dévoilant une partie du logement des individus, sont un moyen de pénétrer et de percevoir différemment l'intérieur des domiciles. Ce qui me semble particulièrement intéressant est ce que la personne décide de montrer de chez soi, le « souci de l'arrière-plan ». Comment se donner à voir et que montrer de son lieu

de vie ? Dans quelle pièce se placer et dos à quoi ? Qu'est-ce que ces choix révèlent de notre rapport au chez-soi et de ce qu'on accepte de montrer à autrui ?

Généralement, nous nous mettons dans une configuration en adéquation avec l'événement prévu : dans son salon, verre à la main pour un visio-apéritif, attablé, en tenue de travail (du moins le haut) pour une réunion professionnelle – même si certain.e.s choisissent le canapé en toutes circonstances. On pourrait croire que la pièce à vivre est privilégiée pour y tenir une visioconférence, au même titre qu'elle est la pièce d'accueil des invités dans le logement. Pourtant, nombreux sont celles et ceux qui utilisent leur chambre pour participer à une réunion professionnelle. Outre le besoin de s'isoler des autres membres du foyer occupant généralement la pièce à vivre, cette pratique pourrait révéler que l'immersion de personnes étrangères par le biais du virtuel ne nécessite pas d'appliquer les mêmes codes qu'une rencontre en présentiel, où les pièces de nuit ne sont généralement pas accessibles. Ou bien que la frontière entre espace virtuel et physique est suffisamment marquée pour qu'on privilégie notre confort au détriment du choix du lieu où on se donne à voir. La conscience de ce que les autres perçoivent de chez nous ne semble pas aussi prononcée qu'en présentiel. Et pourtant, les écrans permettent de voir chez l'autre, de déceler ce qui se passe en arrière-plan, d'avoir une idée du type de logement, de son aménagement, de sa décoration et de découvrir les objets qui constituent la culture matérielle de l'habitant. Peut-on imaginer qu'avec la multiplication des dispositifs de visioconférence, une conscience, voire une culture de l'arrière-plan, apparaît, invitant les participants à composer leur cadre de manière à maîtriser davantage ce que les autres visioconférencier.e.s perçoivent de l'univers domestique de chacun.e ?

## L'écran noir

En quelques semaines, des règles ont été imposées par les organisatrices et organisateurs de visioconférences. Lorsque nous sommes nombreux à y participer, il est demandé de conserver caméra et micro fermés. Seule la personne prenant la parole réactive image et son, faisant face à un écran composé de multiples carrés noirs ne mentionnant que les noms des participant.e.s. Est-ce pour éviter toute dispersion ou immersion non contrôlée dans les espaces privés ?

Pour ma part, ne pas voir mes interlocuteurs a tendance à perturber ma concentration alors que l'usage de l'ordinateur sollicite en premier lieu la vue. Ce dispositif anonymise les participant.e.s tout en rappelant à chacun.e la réalité d'un tel système : nous faisons face à notre écran par l'intermédiaire duquel nous pouvons être en contact avec l'autre. La vie privée de chacun.e est mise à distance, l'intrusion d'éléments parasitant l'échange est limité au maximum. La projection chez l'autre ne s'opère plus autant, l'imaginaire doit alors construire de toute pièce ce à quoi peuvent ressembler les personnes et les univers depuis lesquels ils et elles participent tous et toutes au même événement.

Si ces dispositifs de visioconférence ne sont pas nouveaux, leur multiplication durant la période de confinement et la rapidité avec laquelle chacun.e a dû s'en emparer, ont révélé la conscience plus ou moins développée de ce que les écrans intégrés peuvent montrer de notre espace privé. Avec l'inscription dans le temps de ce type de dispositif, on peut imaginer que les visioconférencier.e.s vont de plus en plus développer un souci de l'arrière-plan les conduisant peut-être à reprendre la main sur ce qu'ils veulent montrer et comment ils le font. La caméra intégrée s'apparentant à un appareil photographique, cela nécessite de se soucier du cadre, de la lumière et de la composition de l'endroit où nous voulons nous donner à voir.

---

### Texte écrit dans le cadre de l'exposition « La Maison POC Habiter »

Porté par le WAAO – Centre d'architecture et d'urbanisme de Lille, la Maison POC Habiter est une production originale de Lille Métropole 2020, capitale mondiale du design. Elle abrite une exposition entre le 9 septembre 2020 et le 8 novembre 2020 et crée un espace de rencontres. Commissariat : BLAU + Rijsel, scénographie : atelier Smaghe et Les produits de l'épicerie.

---



# Mélissa PETIT

Se souvenir  
de l'essentiel

## L'AUTEURE

---

Mélissa PETIT est sociologue indépendante, elle a créé et dirige Mixing Générations. Depuis 2015, elle est chercheuse associée pour LEROY MERLIN Source. Dernier chantier publié : *Les objets connectés et les retraités au sein du domicile.*

---

Dans une société francilienne vivant au rythme des métros bondés, des rues embouteillées, de lieux en effervescence perpétuelle, le confinement nous dit de nous poser quelques instants chez nous, mais implicitement aussi en nous. Il peut alors révéler des tensions entre le chez-soi et l'extérieur, entre notre intériorité et le dehors. Et rapidement une question s'impose : que cultivons-nous ? Notre foyer ou nos finances ? Avons-nous surestimé la ruée vers l'or ? Ce temps de confinement ne nous offre-t-il pas la possibilité de questionner nos choix individuels et collectifs ? De les remettre peut-être en question ? De s'offrir la possibilité d'ouvrir d'autres voies inexplorées ou refusées par le passé ?

Mais avant de vaquer à créer des plans invraisemblables pour un après, ayons l'audace de nous demander : qu'est-ce qui est essentiel pour nous et pour notre chez-nous ?

Je fais partie de cette classe d'individus indépendants qui ont l'habitude de travailler chez eux et qui avaient déjà organisé les espaces au sein du domicile pour travailler. Je n'ai pas réaménagé tous mes espaces pour créer un espace personnel. Je l'avais déjà. Mais cela n'enlève en rien les questionnements identitaires et le retour vers soi. Car au même titre que les retraités redécouvrent petit à petit leur chez-eux au début de la retraite, entre des allers et retours entre leurs questionnements identitaires et les actions d'aménagement et de décoration, nous, en ce moment, nous évoluons à tâtons dans nos espaces, dans ce chez-soi, lieu de l'intime par excellence, qui vient accueillir certaines modifications de comportements, des évolutions radicales de mode de vie, voire des changements silencieux.

Créer un ou des espaces à soi, faire évoluer son chez-soi, ne serait-ce que de manière imperceptible, contribue à se regarder dans ce temps qui semble s'étirer. C'est se retrouver entre ces murs et pouvoir se confronter à nos désœuvrements, nos lassitudes, nos accès de folie, nos envies de liberté. C'est remettre un semblant de dehors en mettant une robe, une chemise ou du rouge à lèvres sous un masque. C'est accepter de subir des injonctions en découvrant le yoga *via* un *Instagram Live* ou cuisiner des produits bio, mais c'est aussi tout ficher en l'air en ne comprenant plus à quoi cela sert de faire le ménage ou craquer régulièrement pour du chocolat. C'est s'organiser, découvrir, faire

apparaître de nouvelles passions, des écœurements, se parler à soi-même, s'écrire, vouloir disparaître dans sa salle de bains pour ne plus voir et surtout ne plus être vu à travers les multiples visioconférences, se couper de l'extérieur et surtout des informations, s'enfermer dans son dedans tout en laissant traîner un œil sur les réseaux sociaux et sur ses mails, puis enfin, après une sieste, réapparaître. Cette tentation du dehors, ce regard sur l'extérieur, nous amènent parfois à ne jamais avoir l'audace de se regarder et analyser la manière dont nous avons voulu meubler nos intérieurs, faits de bric et de broc, mais parfois terriblement en lien avec nos identités. Prêts ou pas, cette question nous revient tel un boomerang dans cette période : que cultivons nous ? À quoi ressemble notre chez-nous ?

Dans *Le Hobbit*, Bilbon Sacquet part treize mois hors de sa demeure, dans des contrées éloignées, vivre des expériences inimaginables. Ne grandit-il pas autant que nous pouvons grandir, ici, dans nos intérieurs à la quête de nous-mêmes, de nos espérances, de futurs souhaitables pour nos proches, pour nos semblables, pour nos territoires, pour la planète et peut-être pour (re)trouver nos humanités ?

Mais alors, quel équilibre trouver entre ce dedans et ce dehors quand les portes de nos maisons seront rouvertes, quand les stations de métro déborderont d'individus qui ne voudront surtout pas se toucher et que les terrasses de café seront bondées d'individus un peu trop collés pour sentir ce que le mot « social » veut dire ?

Il me semble que l'équilibre entre le dedans et le dehors (qui dépend de chacun) prend du temps à trouver. Ce temps dont nous croyons manquer terriblement, alors que nous étions dehors à peut-être le gaspiller pour exister et se créer des identités en achetant, en travaillant ou en se réjouissant. Et dans cette période où nos rythmes diffèrent, où la nature revit (quand habituellement nous la détruisons), des experts prédisent demain. Mais avons-nous si peur de l'avenir, de l'inconnu pour tenter perpétuellement de le construire ? Ne sommes-nous pas tout simplement dans un étirement perpétuel du présent qui nous permet, certes d'imaginer demain, mais de repartir d'aujourd'hui pour agir ?

Dans cette période, certains prennent soudain conscience que la vie est une série de situations impermanentes, alors qu'au final c'est juste la vie, nous sommes différents d'hier et différents de demain. Cela renvoie terriblement à cette peur de l'impermanence de nos corps, sujet si présent quand on parle du corps des vieux, et surtout des vieilles. Oui, vivre c'est être condamnés à ne jamais rester tels que nous sommes, c'est regarder en nous et chez nous, ce lieu protecteur, pour enfin s'autoriser à vivre cette expérience de vie, mais aussi plonger pleinement dans cette expérience du vieillissement.



# Lucille **SAUZET**

Ce que le confinement  
m'a permis d'éprouver  
dans ma pratique  
de designer

## L'AUTEURE

---

Lucille SAUZET est designer, diplômée de l'ENSCI-Les Ateliers, ses recherches et productions s'inscrivent dans les domaines de l'art, du soin et du corps.

---

**M**a pratique de designer débute par l'étude des usages, l'observation de mouvements ou de transmissions d'informations ou d'énergie. Mes outils sont faits de matières tangibles et sensibles : le dessin, les mots, les prototypes évolutifs et l'image. Je conçois des objets, des costumes, des dispositifs de médiation, des modélisations de systèmes complexes ou des outils d'apprentissage. Mes champs d'intervention sont la santé, le soin ou le confort, par le biais de la médiation et de la manipulation.

Je défends une approche du design molle et située. Située, car un projet est entièrement dépendant de l'écosystème dans lequel il se déploie. L'écosystème est l'ensemble des éléments et interactions décrivant un terrain et ses usagers. Tout projet doit intégrer l'étude sensible de cet écosystème. Molle, car mon approche est sans forme figée prédéterminée : je m'évertue à être déformable, c'est-à-dire à m'imprégner des spécificités de l'écosystème, humaine, culturelle et matérielle, et de les absorber dans mon processus de conception.

Cette approche par la déformation requiert d'avoir développé en amont un savoir-sentir, soit une capacité à percevoir et ressentir les mouvements et les atmosphères présents dans l'écosystème. Le savoir-sentir<sup>1</sup>, forme d'empathie sensible et corporelle, est, selon moi, essentiel à la compréhension de l'écosystème, indispensable au design d'une solution en adéquation avec les personnes à qui est destiné l'objet, l'espace ou le dispositif.

Pour conceptualiser cette approche de la conception, molle, à l'écoute des corps, et l'appliquer à moi-même, j'ai fait le postulat de la méthode du mollement<sup>2</sup>. Cette méthode propose de mélanger subtilement deux modalités de travail : l'immersion et le surplomb. D'un côté, l'épreuve du terrain par le sensible, de l'autre la recherche approfondie en retrait intégrant des données théoriques. Ces deux modalités s'imbriquent et s'influencent dans toutes les phases du projet de design de l'analyse de l'écosystème à la réalisation.

Ces concepts théoriques guident ma pratique au quotidien. Pour autant, je ne mesure pas à quel point je les incarne ou les fantasme. Cette période étrange et inédite du confinement m'a donné un terrain pour les éprouver.

Pendant le confinement, j'ai expérimenté ma pratique de designer depuis un huis clos, dans un espace relativement contraint, avec comme interface principale avec l'extérieur un écran et des voix qui en sortent. Le début du confinement a coïncidé avec le démarrage d'un nouveau projet, au sein d'une nouvelle équipe, sur lequel j'ai principalement travaillé de mars à juin. Dès l'annonce du confinement, le subtil équilibre entre immersion et surplomb que j'avais imaginé et dont mes partenaires et moi avions convenu est devenu obsolète.

Ma première constatation est la redoutable capacité humaine à s'adapter. Dans ces adaptations forcées par le contexte, j'ai éprouvé ma manière de travailler autrement, ce qui m'a permis d'en faire ressortir sept apprentissages. Issus de l'**IMMERSION** ou du **SURPLOMB**, certains pourraient paraître contradictoires ou non compatibles et pourtant c'est bien dans ce mou mélange que se situe ma méthode de travail.



## L'immersion est aussi dans une équipe

En temps de confinement, je n'ai pu échanger avec l'équipe du projet, que je connaissais à peine, que par visioconférence ou téléphone. J'ai réalisé que pour tout nouveau projet, l'immersion est double : dans l'écosystème et dans l'équipe, si restreinte soit-elle. Chaque nouvelle collaboration a ses propres modalités de travail, d'échanges et sa relation singulière au design. Le contexte du confinement a modifié les temps immersifs de rencontre dans leur forme et leur temporalité. Faute de pouvoir nous voir en vrai, nous avons multiplié les échanges à distance. Bien que déstabilisante, cette situation nous a incités à créer des modes de travail efficaces et réactifs. Sans plébisciter le travail à distance complet, j'ai apprécié l'immersion douce et progressive où mon énergie s'est concentrée sur l'échange et non sur les déplacements ou l'organisation matérielle. Mais la temporalité des outils numériques a imposé implicitement un rapport au temps plus immédiat et sans coupure, difficilement soutenable en temps normal.

## L'expérience de l'autre est une matière riche en apprentissages

Mon équilibre entre immersion et surplomb a été très impacté par la limitation de déplacement et de rassemblement. Nous avons convenu, avec l'équipe, de tester régulièrement nos hypothèses auprès de l'écosystème. Celui-ci nous étant inaccessible, je me suis demandé comment me faire déformer par ses spécificités de l'écosystème sans m'y immerger. Avec l'équipe, nous avons échangé sur les constats déjà récoltés avant mon intervention et exploré des initiatives similaires déjà réalisées. En surplomb, j'ai pris le temps d'analyser ces éléments avec les outils de l'immersion, soit en acceptant de les appréhender avec ma subjectivité. M'appuyer sur une expérience collective m'a permis de ne pas refaire tout par moi-même et d'avancer avec humilité : un bon projet ne consiste pas à réinventer *ex nihilo*, mais à viser juste, en adéquation avec les personnes pour qui l'on conçoit.

## Les écrans filtrent le sensible et réduisent les échanges au langage verbal

Du fait de l'interdiction de déplacement, je n'ai eu des échanges professionnels qu'à travers des outils numériques. J'ai rapidement éprouvé les filtres engendrés par ce type d'interface. Je me suis rendu compte à quel point le langage non verbal faisait partie de mon analyse. Sans expliquer cela de manière précise et consciente, j'ai ressenti un manque de matière brute à interpréter. J'ai eu plus de mal à m'adapter à mes interlocuteurs. À travers ces interfaces, les dires de chaque personne sont déjà prédigérés : ils passent par le prisme du langage, le choix des mots et la conceptualisation. Je n'ai pas eu accès non plus aux réactions de chacun, à sa manière de manipuler mes maquettes ou de regarder mes dessins. Cette épreuve temporaire a renforcé ma conviction de défendre des formes d'immersion à plusieurs étapes et échelles du projet. Or l'immersion ne peut se passer de contacts humains, sociaux et matériels, qui sont la matière brute même de mon approche sensible.

## L'outil de travail du designer est aussi sa mémoire sensible

Pour faire le lien entre les éléments issus de l'immersion et ceux issus du surplomb, j'ai besoin d'une mémoire de travail. Or ce confinement me permet de dire que cette mémoire est aussi sensible : j'ai sélectionné dans mes souvenirs des ressentis qui faisaient sens par rapport au projet, dans des expériences pourtant non spécifiques au projet. Et j'avais de la matière. Cette mémoire sensible m'a apporté de l'inertie dans le temps, une sorte de réserve : toutes mes expériences passées ont nourri mon inspiration d'aujourd'hui. Ce confinement n'a pas impacté négativement mon processus de conception, car celui-ci a été relativement court. Mais une privation de sortie et de rassemblement sur un temps long pourrait avoir des effets délétères sur le renouvellement des expériences nourrissant l'inspiration.

## L'imprévisible nourrit la conception

Les rencontres physiques étant proscrites pendant le confinement, les échanges professionnels ont été plus cadrés que dans mes habitudes. Les visioconférences imposent une plage horaire précise et finie, ne permettant qu'une typologie d'échange : une discussion collective, sans aparté, ni pas de côté, ni prolongation imprévue. La distribution de la parole est organisée et contenue. Le temps d'échange est limité tant cela demande une concentration spécifique et énergivore. Ce cadre contraint permet d'être efficace sur l'objet de la rencontre, mais annule ou contient les éléments perturbateurs. Les réactions, les gestes, les mots, les sujets abordés ne sortent que très peu du cadre annoncé. Depuis chez moi, j'ai réduit mes chances de faire des rencontres impromptues, des découvertes esthétiques nouvelles ou d'avoir des discussions surprenantes. Or ces éléments perturbateurs, qui me poussent à la bifurcation sont des ingrédients essentiels à mon processus de conception. L'inspiration est une forme d'imprévisibilité. Je ne sais jamais vers où me mènera un projet avant d'y être impliquée pleinement. La conception étant un processus de déformation non prémédité, je peux dire maintenant que l'imprévisible m'a manqué.

## Le chez-soi en huis clos est un terrain intime propice à la recherche

Ce temps de confinement inédit m'a apporté des plages de temps long, sans interruption ni pollution extérieure. Cela m'a permis de me plonger dans la réflexion et la recherche. L'inspiration nécessite ces temps de maturation et surtout d'expérimentation : avoir le temps de tester plusieurs hypothèses m'a amenée loin dans la définition de la conception. J'ai consacré de longues journées, préservées de l'éparpillement, à explorer des idées, des formes, des mots, creuser une esthétique et tester des manipulations. Le cadre du huis clos est un espace privilégié pour tester sans regard au-dessus de l'épaule. Je n'ai pas eu peur de tester des formes ou de croiser des esthétiques, hors de mes habitudes, ne sachant pas si, a priori, cela aurait du sens. En approfondissant le sujet, je pense avoir proposé une réponse juste et inédite. Ainsi, je peux affirmer qu'apporter des réponses pertinentes et sensibles, en adéquation avec l'écosystème, requiert des temps consacrés à la recherche et l'expérimentation.

## Le savoir-sentir nécessite les ajustements par l'épreuve du réel

Dans ma pratique, je porte attention à développer mon savoir-sentir et à lui faire confiance. Contrairement à l'intuition attachée au créateur, le savoir-sentir émane de l'écosystème. C'est la capacité du designer à capter puis digérer des informations sensibles. Souvent, tous les éléments du projet sont déjà là, dans l'écosystème, l'apport du design est de les mettre en lumière et leur donner corps. Être à l'écoute des usagers ne signifie pas seulement entendre leurs mots ou doléances, mais saisir une atmosphère, des tensions ou des ouvertures vers d'autres voies. En immersion, je ne fais pas qu'observer, je teste aussi des hypothèses, en abordant des idées, initiant des gestes ou montrant des inspirations. Ma matière de conception est l'ensemble des réactions face à ces éléments. Grâce au savoir-sentir et à mon expérience, je n'ai pas besoin de tester chaque hypothèse en réel. L'étude sensible du terrain préalable me permet de me mettre temporairement dans la peau des usagers et d'anticiper leurs réactions. J'ajuste ainsi ma conception. Cette approche par le sensible est

l'un des atouts majeurs du design, ou plutôt du designer. Or, j'ai constaté que mon savoir-sentir de confinement a été perturbé par le manque de sorties et de rencontres.

Par exemple, mes projections dans la vie d'autrui ont été teintées d'inquiétude, à cause du climat anxigène de la crise sanitaire. Le fait d'être privée de l'épreuve du monde (ou du moins du quartier) m'a privée de ma variable d'ajustement par l'épreuve du réel. Ce qui m'a fait prendre conscience de l'effet « bulle », qui pourrait me toucher même sans confinement. Cet effet « bulle » est le prisme de lecture biaisée par le manque d'ajustement. Cette réflexion pourrait s'étendre facilement au prisme social induit par le fait de ne partager son quotidien qu'avec des personnes ayant des grilles de lecture et modes de vie similaires aux nôtres. Je prends donc note de porter attention à autrui, afin de faire du design inclusif, à l'écoute de tous les publics et de rester ouverte à la déformation par l'épreuve du réel, quel qu'il soit.



## NOTES

1. Analogue au savoir-faire de l'artisan, le savoir-sentir est la capacité d'une personne à se laisser déformer par des éléments extérieurs à elle, à pouvoir ressentir ce qu'éprouvent les autres, être ouverte aux ressentis, sentir les choses sans forcément les intellectualiser ou les rationaliser sous des données chiffrées. La notion d'empathie est souvent utilisée pour traduire ces qualités, j'observe néanmoins que le mot est parfois galvaudé, car utilisé à outrance. Cela devient parfois un ensemble d'outils prémâchés d'une rationalité excessive, déconnectés du sensible. Le savoir-sentir met l'accent sur l'écoute des ressentis, que je place comme spécificité indispensable du designer par rapport à un autre concepteur, l'ingénieur.
2. *Mollement* ([https://fluxinitiative.com/data/pdf/Mollement\\_LucileSauzet.pdf](https://fluxinitiative.com/data/pdf/Mollement_LucileSauzet.pdf)), 2017, Mémoire de recherche de fin d'études à l'ENSCI-les Ateliers.

## CONTRIBUTIONS **VIVRE CHEZ SOI EN TEMPS DE CONFINEMENT**



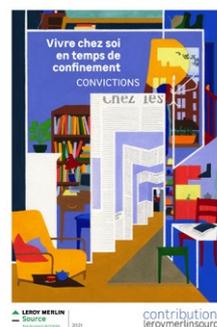
QUOTIDIEN



INTÉRIORITÉS



EXTÉRIEURS



CONVICTIONS

## REMERCIEMENTS

L'équipe LEROY MERLIN Source remercie vivement les membres du réseau (correspondants, personnes ressources, chercheurs associés) qui se sont saisis de la proposition d'écriture sur *La vie chez soi en temps de confinement*, sur la base du volontariat. Ils et elles ont donné de la chair à notre questionnement initial.

contributions  
leroym Merlin source

Les Contributions de LEROY MERLIN Source sont un espace de publication ouvert aux correspondants du réseau ainsi qu'à d'autres chercheurs et professionnels. Les propos et opinions exprimés sont de leur responsabilité et n'engagent qu'eux-mêmes.

### **Directrice de la publication :**

Claire Letertre,  
Responsable  
LEROY MERLIN Source

### **Coordination scientifique et éditoriale :**

Denis Bernadet,  
animateur scientifique,  
LEROY MERLIN Source

Pascal Dreyer,  
Coordinateur  
LEROY MERLIN Source

### **Conception :**

Denis Bernadet

### **Maquette :**

Emmanuel Besson

### **Corrections - relectures :**

Béatrice Balmelle

### **Illustrations :**

Bénédicte Muller

Février 2021